

---

# JOURNAL GÉNÉRAL

## DE FRANCE.

---

*Du Vendredi 4 Mai 1792.*

---

### FRANCE.

*Nous ne dirons pas comme bien des journalistes que nous avons des correspondans sûrs, mais nous le prouverons.*

Nous observerons d'abord qu'on a inséré dans le Moniteur d'avant-hier et dans la Chronique, une relation fournie par un certain Maret, espion de M. Dumourier, qui l'avoit envoyé à Valenciennes pour diriger l'opération contre Mons, et qui n'est revenu à Paris si subitement que pour y faire publier cette même relation, qu'ont copiée tous les papiers, comme l'avoit bien prévu M. Dumourier. Nous y opposerons le récit suivant sur la vérité duquel on peut compter. Il redressera l'opinion publique égarée par des moyens perfides.

*A MM. les rédacteurs du Journal Général.*

Valenciennes, premier mai 1792.

Ce n'est que dans l'histoire des Turcs ou dans la révolution du Brabant, qu'on peut trouver une déroute aussi complète que celle que viennent d'éprouver les troupes françaises, entre Mons et Valenciennes. Le 28, M. de Biron s'étoit porté de Valenciennes à Quiévrain, avec 10 mille hommes. La retraite de quelques Houlans qui occupoient ce poste avancé parut une conquête, on planta l'arbre de la liberté qui ne devoit pas prendre racine en ce lieu. Une proclamation de la facture de M. Dum.... y fut affichée, et arrachée bientôt après par les habitans.

Le 29, l'armée s'avança sur trois colonnes dans le territoire Autrichien, sans reconnoître aucunement le pays, sans avant-garde, sans aucune de ces précautions qu'on prend même en temps de paix; c'étoit à qui marcheroit le dernier. La colonne du cen-

tre suivit la grande route, celle de la gauche s'en éloigna peu, mais l'autre s'égara, et on eut peine à la retrouver quand il fallut se déployer. En s'avancant ainsi jusqu'à une lieue de Mons, il fallut débusquer les Autrichiens de plusieurs villages, occupés par leurs postes avancés. Autrefois quelques compagnies de grenadiers eussent suffi, mais ce jour là c'étoient les têtes des colonnes qui attaquoient la haie avec du canon, sans prendre ni tuer un seul homme; mais les balles des Autrichiens étoient toutes meurtrières. C'est en s'emparant maladroitement d'un de ces villages, que M. Casenave, colonel de hussards, a été pris avec 15 des siens.

L'armée, enfin, étant arrivée à une lieue de Mons, dans un pays plus découvert, on a pris le parti de se réunir et de se mettre en bataille, ce qui n'a pu avoir lieu que dans un désordre pitoyable. 400 Houlans eussent suffi à tout pour hâter de 24 heures la déroute de l'armée. En avant de la position étoit un ruisseau, et au-delà une hauteur, dont le revers cachoit le rassemblement des Autrichiens; et il ne monroit que quelques tirailleurs qui incommodoient fort les Français. La gauche de l'armée étoit bien appuyée à des marais, mais la droite étoit fort exposée, prêtant le flanc à un pays fourré qu'on n'avoit pas pris la précaution de reconnoître et déclarer. C'est là qu'on se décida à camper l'armée, mais il fut arrêté que ce ne seroit qu'une feinte, et qu'à la nuit on décamperoit bien vite. L'avis en fut donné à M. de Rochambeau, mais deux heures après, le général Biron fit dire qu'il tiendroit dans sa position. Pendant la nuit les Autrichiens firent filer un corps de 5 à 6 mille hommes à la droite des Français, espérant que le

lendemain ceux-ci s'approchant de *Mons*, seroient pris en queue par ces troupes, et en tête par la garnison. Mais, à d'autres ! le général Biron fut bien plus fin. Il attendit le jour pour se retirer, pressé par 1500 houlans qu'on lui avoit laissés en tête. Dès-lors, la déroute a été complete; les plus robustes ont fui à toutes jambes, l'espace de cinq lieues, jusqu'à Valenciennes. Les houlans seuls, sans canon, les ont accompagnés. Le corps de 5 à 6 mille hommes ne s'est pas même montré; il s'est seulement ébranlé et avancé par échellons, pour soutenir les houlans, qui effectivement auroient pu être repoussés, si on avoit pu rallier quelques troupes. La majeure partie des canons, les charriots, les caissons, les tentes, les équipages des soldats et des officiers ont été abandonnés aux Autrichiens. Ils ont brûlé les tentes qui étoient restées tendues, mais tout le reste a été mené à *Mons*.

Le maréchal de Rochambeau a fait sortir une partie de la garnison de Valenciennes, pour garantir la place des houlans, qui harceloient les fuyards. La perte des effets est immense; celle des hommes ne peut encore s'évaluer. Plusieurs charriots, chargés de morts entassés, sont entrés ici le 1<sup>er</sup> mai; tout le chemin découvert, jusqu'à deux lieues, en est jonché. La plupart sont morts de fatigue, de chaleur ou de faim.

On cherchoit le général Rochambeau dans la ville, pour lui faire un mauvais parti, mais heureusement pour lui, il passa la nuit au-dehors, dans un abbaye où il a été établir son quartier-général. D'ailleurs, que peut-on lui reprocher? il a toujours improuvé cette expédition, qu'il n'a point commandée. Son lieutenant-général Biron, qui l'a conduite à si belle fin, a eu ses ordres particuliers de M. Dum.... Il faut en restituer la gloire à qui il appartient.

Les troupes vont retourner dans leurs garnisons respectives, et on ne laisse ici (à Valenciennes), que de quoi former un camp de plusieurs mille hommes à portée de la place. L'embarras est de savoir comment camper, quand tout est pris. — Aussitôt qu'il y aura d'autres nouvelles, je vous les ferai passer.

M. de Rochambeau a écrit au roi, pour se plaindre de l'impéritie du ministère, et notamment de Dum... il offre sa démission, et ne veut plus servir que comme soldat. Dum... a caché cette lettre et s'est bien gardé de l'adresser à l'assemblée; il avoit

au contraire préparé un discours, où il disoit du bien du maréchal. Avant de le lâcher, il a reçu des exemplaires imprimés de la lettre du général, dès-lors sa politique est en déroute; et quoique le roi ait mandé au maréchal qu'il lui ordonnoit de rester, et qu'il n'avoit confiance qu'en lui pour sauver l'armée, il a été décidé depuis que la démission du général seroit acceptée, et qu'on lui accorderoit un congé pour veiller à sa santé.

Le foible ministre de Grave, écrasé sous le faix qui l'accable, va, dit-on, céder la place à un Achille; mais ce n'est qu'Achille Duchatelet, le plus irascible patriote qui soit sorti de l'ancre jacobite. Ce sera un nouveau règne de cinq semaines.

Avant-hier au soir, M. Pétion a été plaisamment mistifié. Un soldat lui apporte un billet anonyme, par lequel un des ministres a l'air de lui apprendre la prise de *Mons*, dont un courrier extraordinaire apporte à l'instant la nouvelle. Aussitôt de courir à la commune, d'annoncer ce grand événement, et de le faire crier dans tout Paris. Ce n'est qu'après, qu'il s'avise d'aller, avec l'accédémicien Suard, à la guerre et aux affaires étrangères, pour savoir les détails. Hélas! il n'en est rien; il n'est point arrivé de courrier; mais peu importe, la relation est faite, et elle s'imprimera.

Point de nouvelles de l'armée de Lafayette, qui, heureusement pour elle, aura été avertie à temps de ne pas croire aux rêves de Dum.... et à toutes les insurrections qu'il croyoit avoir préparées. Qu'on en juge par les faits suivans, qui sont avérés. Les paysans des environs de *Mons* haussent les épaules, en entendant crier: *vive la nation*. — Depuis six mois, de Dunkerque à Metz, il n'y a pas eu plus de huit déserteurs autrichiens. Que mérite donc un ministre qui n'agit que par des moyens aussi indignes de la nation française, et qui encore même a la bêtise de ne pas réussir?

En lisant attentivement la pièce suivante, qui doit être regardée comme officielle, on entrevera les justes motifs qui ont déterminé M. Rochambeau à donner sa démission.

*Journal de l'armée de M. le maréchal de  
Rochambeau.*

Valenciennes, le 29 avril, 11 heures et demie du soir.

J'ai reçu les ordres du roi, en date du 15 avril, pour rassembler, du 1<sup>er</sup> au 10 mai, trois camps; l'un de 18 mille hommes, à Valenciennes; l'autre de 4 ou 5 mille, à Maubeuge; et le troisième de 3 ou 4 mille, à Dunkerque.

La guerre a été déclarée le 20; les ministres ont retardé mon départ jusqu'au 21, et je suis arrivé le 22 à Valenciennes, porteur de ces ordres, à l'exécution desquels je n'ai pas perdu une minute. En arrivant, n'ayant pas encore reçu la proclamation officielle, ni l'ordre pour les hostilités, j'ai écrit à Mons, pour convenir avec le commandant des troupes du roi de Hongrie, de laisser le cordon respectif dans l'état actuel, pour éviter de fouler le peuple des deux nations dans les communautés d'un territoire aussi mêlé, et de ne commettre d'hostilités que lorsque, de part ou d'autre, il conviendrait de commencer les opérations militaires, et de faire ce qu'on appelle une franche guerre; cette proposition a été acceptée.

Le surlendemain de mon arrivée, j'ai reçu un courrier avec une instruction du conseil, prise unanimement, et les ordres du roi, contenus dans les dépêches de M<sup>s</sup> de Gravelle et Dumourier. Cette instruction m'ordonne de remettre sous le commandement de M. de Biron, un corps de troupes sous le nom d'avant-garde ou de première ligne, composé de 10 bataillons et 10 escadrons, pour se présenter avant le 30, devant Mons; un pareil corps de 10 bataillons doit se présenter aux ordres d'un maréchal-de-camp devant Tournay, à la même époque, et un détachement de 1200 hommes doit partir de même du camp ou du cantonnement de Dukerque, pour se présenter à Furnes. On m'ordonne de rassembler, le plutôt possible, à Valenciennes, le reste des troupes que je pourrai tirer des garnisons, et de me tenir prêt à marcher avec cette seconde ligne pour aller à l'appui de M. de Biron, du succès duquel, *par les intelligences que le conseil a dans le pays*, on est presque assuré.

Arrivé seul, trois jours avant le commissaire-général faisant les fonctions d'intendant, sans aucun chef d'administration pour toutes les parties de subsistances, j'ai passé jour et nuit à presser l'exécution des ordres du roi, à vaincre tous les obstacles

et à faire ce que l'on appelle l'impossible. Les officiers-généraux, mon état-major, le peu de commissaires des guerres qui se trouvoient ici, et les corps administratifs de Valenciennes, m'ont secondé avec beaucoup de zèle.

Le corps de M. de Biron a cantonné le 27 aux environs de Valenciennes, celui de Lille s'y est rassemblé le même jour; et j'espère que celui de Dunkerque, d'après les ordres envoyés à M. d'Elbeeg, en a fait autant.

Le 28, M. de Biron s'est emparé de Quiévrain; il en est parti le 29 au matin pour se présenter devant Mons, *les ordres et instructions des ministres lui ayant été adressés directement*. M. Berthier, témoin oculaire et porteur sans doute de ces dépêches, m'a dit verbalement qu'il comptoit se retirer cette nuit derrière Quiévrain, ayant trouvé une force imposante de l'ennemi sur la hauteur en-deçà de Mons.

M. d'Aumont, *qui a également reçu une instruction et des ordres directs des ministres*, rendra compte sans doute, de ce qui est arrivé au détachement commandé par M. Théobald Dillon: tout ce que je sais, par les nouvelles que j'ai reçues de Lille, c'est qu'il a été fort maltraité sans en avoir des détails bien circonstanciés.

Je n'ai point encore aucune nouvelle du détachement de M. de Carl, maréchal-de-camp, partant du camp de Dukerque sur Furnes, et j'espère qu'il aura trouvé moins d'oppositions.

Les gardes nationales et troupes de ligne ont marqué le plus grand zèle et la plus grande ardeur dans cette marche, quelque fatigante qu'elle ait été *et quoiqu'ils aient manqué de beaucoup d'objets par la précipitation d'un pareil mouvement, dévancé de plus de quinze jours, et par le défaut de préparatifs qu'on auroit pu faire, si le temps l'avoit permis, et qui avoient été ordonnés à mon arrivée.*

## M E L A N G E S.

Nous avons parlé avant-hier des paroles de paix que le maire de Paris avoit apportées au sein de l'assemblée jacobite, pour ramener, s'il étoit possible, à la concorde, MM. Brissot, Chabot, Collot, Vergniaud, Condorcet, Fauchet, Guadet et Roberts-pierre: nous avons dit qu'à la voix du pacifique magistrat, le président étoit par-

venu à rappeler l'ordre du jour sur tous ces débats..... Hélas! tout alloit bien ;

Mais la Discorde, encor dégoûtante de crimes,  
Sortant des Cordeliers, . . . . .  
Va s'asseoir, en passant, parmi les Jacobins !....

La cruelle voulut, pour la millième fois, secouer ses torches sur les bons frères, et il en résulta une scène que nous allons retracer à nos lecteurs. M. Milin, l'un des rédacteurs de la Chronique, alloit sortir de la salle, après avoir demandé à M. Pétion son superbe discours, pour en faire mention honorable dans son journal, lorsque des voix sans nombre s'écrient : *à la porte !* Ferme comme un rocher, M. Milin se retourne, hausse les épaules en signe de pitié, et retourne à sa place : *il n'a pas de carte.* — Si fait, il en a. — Il n'en a pas ! — Il en a ! Voilà des cris sans nombre, et ces cris partent de la faction Robertspierre, qui vouloit ramener le désordre, à quelque prix que ce fût. En vain le chroniqueur veut parler : plusieurs honorables membres se jettent sur lui, lui mettent le poing sous le nez, et le tiraillent assez durement. Le président se couvre, ce geste formidable ne ramène point le calme : et le pauvre Milin, conspué, honni, sifflé, est presque obligé de se cacher sous le bureau pour conserver les honneurs de la séance. Une nouvelle vient faire diversion ; c'est une lettre venue de Mons : le frère, qui l'écrit, dénonce M. de Rochambeau, tous les généraux, tous les officiers et même les ministres : il prétend que nos armées ne sont pas prêtes, et que nous serons battus. — Point ! point ! s'écrie-t-on de toutes les parties de la salle. M. Rouhier prétend qu'on ne doit point achever cette lecture *imprudente* : les cris des bons frères, qui sont dans le secret de cette lettre, en demandent la continuation. M. Rouhier. Mais vous voulez donc tromper toujours le peuple ? M. Tallien. Le peuple est très-instruit, monsieur, très-savant ; on ne peut le tromper.... (Les tribunes applaudissent.) M. de Sillery. Quelques-uns de vous, messieurs, se rappelleront peut-être que Louis XIV (à ce nom on fronce le sourcil.), oui, messieurs, Louis XIV dit à un homme, qui accusoit Turenne d'inactivité ; *n'entendez-vous pas le canon ?* Et, en effet, Turenne, dans ce moment, gaignoit une bataille. Et moi, aussi, messieurs, j'entends le canon, et je crois pouvoir vous assurer que Mons a été attaqué ce matin entre trois et quatre heures. Cette heureuse citation ramène le calme et tranquillise les bons jacobins. Un mémoire rend compte de l'arrestation du patriote Lavauz,

à Strasbourg, et l'on s'en va, le cœur serré de cette triste nouvelle.

Lundi, la séance a été ouverte par les congratulations d'usage. M. Milin avoit eu du président la promesse que, puisqu'on n'avoit pas voulu lui donner la parole la veille, il liroit au moins une lettre de lui. Le président montre en effet la lettre : la voilà, dit-il, messieurs ; (chacun allonge les oreilles) mais je n'en ferai point lecture, parce qu'elle pourroit ranimer des querelles étouffées. M. Doppet, voyant que le grand nombre de dénonciations que chaque honorable membre fait tous les jours, occupe tout le temps des séances qu'on pourroit mieux employer pour *la chose publique*, demande que l'assemblée forme un comité pour les recevoir. M. Robertspierre s'élance à la tribune pour combattre cette proposition : il craint de se voir enlever le doux plaisir des dénonciations, et, se hâtant de profiter des momens qui lui restent, il redénonce M. Brissot, les journalistes soi-disant patriotes, et nommément l'éloquent Gorsas. Le président lui reproche de sortir de la question et de violer en même temps l'arrêté pris par la société, de passer à l'ordre du jour sur ces divisions. M. Robertspierre est rappelé à l'ordre. A ce mot, son parti s'irrite, les tribunes travaillées se mêlent à la question ; on entend ces apostrophes : M. le président, vous êtes un prévaricateur, un *feuillant*. Un feuillant, messieurs, moi un feuillant, répond le président, tout gonflé de rage ! Eh bien, allons aux voix... On va aux voix, la majorité se déclare contre M. Robertspierre. L'épreuve n'est pas bien faite ! On la recommence ; elle est encore contre lui : alors des cris tumultueux partent de tous les coins de la salle. Les plus chauds jacobins sont les plus outragés.... Où sommes-nous donc ? c'est la cour du roi Pétaut, s'écrie une voix : on se heurte, on se pousse, on se culbute, on sort en désordre, on rentre de même, et le génie dénonciateur anime de nouveau les bons jacobins.

#### ASSEMBLÉE-NATIONALE-LEGISLATIVE

Nous remarquerons deux faits dans la séance d'hier. Le premier est le rapport qu'à fait le ministre de la guerre de l'échec que nous avons essuyé entre Mons et Valenciennes, rapport très-infidèle et très-inexact. Le second est une grande injustice, dont l'auteur de l'Ami du Roi est l'objet. Il a été décrété d'accusation, sans que le décret ait été motivé. Nous reviendrons demain sur cette séance.